

Un musée à la marge

Dans une école désaffectée aux salles de classe intactes, le Musée de tout donne à voir une collection d'art iconoclaste et puissante.

PORTIER DANS UN HÔPITAL, CATHOLIQUE DÉVOT, HENRY DARGER se consacre pendant près de quarante ans à l'écriture et la peinture dans le secret de sa chambre de Chicago. Photocopiées à différentes échelles, agrandies, colorisées, dotées d'organes génitaux masculins, les *Vivian Girls* se retrouvent éviscérées, étranglées ou pendues par des hommes en uniformes, dans une épopée sanglante de plus de 15000 pages. Entourées d'une légion de jeunes filles prépubères et de créatures aux ailes de papillons, les princesses défendent un royaume contre les attaques répétées du sanguinaire John Manley. *In the Ruins of the Unreal (Les Royaumes de l'Irréel)* ne sera découvert qu'à la mort de Darger en 1973 par le proprio de l'appartement. Sur sa tombe est mentionné : « Artiste et protecteur des enfants ». Enfant lui-même abusé, masturbateur public, interné à 13 ans, il fuge de son asile psychiatrique et assiste à une violente tornade en 1908, avant de trouver son job dans l'hôpital, et de se rendre à la messe cinq fois par jour. Parallèlement à son œuvre graphique, il consigne chaque jour les variations du temps, et les erreurs des météorologues le mettent hors



de lui. En juin 2000, Alain Juppé, le bon maire de Bordeaux, fera annuler l'exposition *Prétendus innocents* sous l'influence d'une association traditionaliste offensée des outrages que Darger fait subir aux petites princesses. L'œuvre vénéneuse, surréaliste et violente de l'homme reclus de Chicago secoue l'institution et la société bien davantage que n'importe quelle facétie ampoulée d'art contemporain.

Un beau jour de 1957, en Louisiane, la sœur noire Gertrude Morgan entend des voix qui la convainquent

qu'elle est « la fiancée de l'agneau de Dieu ». Elle porte dès lors des habits blancs et peint de manière irrépressible de jeunes mariées immaculées ainsi que des architectures imaginaires. Outre ces deux créateurs, le Museum of Everything (Musée de tout), une collection privée, expose près de 500 œuvres aussi étranges et puissantes dans une ancienne école rue Raspail. Dans les salles de classe intactes, les dessins de Darger, les mobiles en ferraille du clochard Emery Blagdon, les autoportraits héroïques du sourd-muet Alexandre Lohmanov qui revisitent l'iconographie stalinienne changent curieusement de l'atmosphère scolaire et décatie du bâtiment. Les planchers craquent, les vieux lavabos sont alignés, les portemanteaux attendent les cartables, on entend hurler les maîtresses. Aux murs, des fresques d'écoliers défranchies accueillent ce qui se fait de plus trouble, de plus surprenant, de plus joyeux et iconoclaste dans la création des marges. C'est l'idée de Marc-Olivier Wahler, l'ancien directeur du Palais de Tokyo, qui pose là les bases d'un musée nomade intitulé de manière un peu snob The Chalet Society. Les notices sont elles-mêmes écrites par d'éminents critiques d'art. Il faut s'inscrire sur un site pour visiter ou s'y pointer directement. PHILIPPE LESPINASSE

Museum of Everything, Chalet Society, 14 bd Raspail, 75007 Paris.

Visites du mercredi au dimanche, de 12 heures à 20 heures.

www.chaletociety.com, Bass. : www.museumofeverything.com